

CHRONIQUE • Éthique en éducation

Pourquoi discuter de civilité aujourd'hui? Montaigne (1533-1592) en son temps soutenait qu'elle était un art de se comporter avec les autres en vue d'adoucir les mœurs. Quelques années plus tôt, Érasme (1466-1536) reprochait à ses contemporains leur rusticité. Leurs us et coutumes étaient à mille lieues des nôtres. Il est vrai qu'on ne connaissait pas encore, dans l'Europe du XVI^e siècle, l'urinoir, le mouchoir, la fourchette et les linges de table. L'humanisme naissant avec la Quattrocento, qui correspond à la fin du Moyen Âge, sera préoccupé par les bonnes manières et le savoir-vivre.

Le Moyen Âge avait initié les hommes au culte de la chevalerie guerrière, aux tribunaux de l'Inquisition, aux Croisades et au code de l'honneur. Ces derniers formaient une noblesse d'épée qui se distinguait par l'usage de la puissance militaire et par les vertus des forces viriles (Parmentier, 2000, p. 11). Érasme appelle ses contemporains à rompre avec la violence des armes. Comme le plaidait Montaigne, son cadet, il prend parti pour la douceur des mœurs.

La première littérature de la civilité présente les bonnes manières de se comporter en société. Il s'agit d'une éthique de vie fondée sur la discipline personnelle. Les travaux du sociologue allemand Norbert Elias (1973) présentent la lente évolution des mœurs occidentales concernant la bienséance, le savoir-vivre et la politesse au cours des cinq derniers siècles. Il relève qu'entre 1525 et 1550, le terme de civilité prend le sens spécifique que nous lui attribuons aujourd'hui, à savoir un art de vivre avec les autres.

Le philosophe Érasme a écrit le premier livre de civilité en vue de conseiller les adultes dans l'éducation des enfants. Dans *La civilité puérile* paru en 1530, il invite les individus de son temps à se laver quelques fois dans l'année, à se rincer la bouche après un repas, à prendre soin de leurs vêtements et à éviter de cracher dans leur assiette. Pour Érasme, la civilité porte autant sur les besoins naturels, sur les manières de se tenir avec autrui que sur les rites pour les salutations. Il s'inquiète que les hommes de son entourage urinent et défèquent en tous lieux. Il plaide pour l'usage de la retenue en toutes circonstances. Pour Érasme, tous les comportements s'apprennent, aucun n'est naturel. Il est donc important, et le plus tôt possible, d'instruire les enfants sur les bonnes manières de se comporter lorsqu'on partage avec autrui un espace public.

À l'époque d'Érasme, autant dans les chaumières qu'à la table des Rois de France, on mange avec ses doigts et son couteau de poche qu'on nettoie après le repas sur la manche de sa chemise. Les ustensiles font leur apparition au XVII^e siècle et ne se frayeront que lentement un chemin à travers les mœurs modernes. Chacun s'étonne aujourd'hui des usages du XVI^e siècle tellement nous avons le sentiment que nos propres comportements existent depuis le début des temps. Or, aucune de nos manières ne s'est construite en une seule nuit. Par exemple, la privatisation de la chambre à coucher telle que nous la connaissons date du XIX^e siècle. Enfants et adultes partageaient autrefois le même lit. Il n'était pas inhabituel que plusieurs personnes dormissent ensemble dans la tenue d'Adam. La nudité ne faisait pas encore l'objet de tabous. Roland Jaccard note à cet égard que « la coutume voulait, du moins dans les villes, qu'on se déshabillât à la maison pour se rendre aux bains publics » (1975, p. 32).

En parcourant les livres de civilité des XVI^e et XVII^e siècles, qui présentent un portrait troublant et parfois dégoûtant des mœurs d'autrefois, nous réalisons l'écart avec les conduites de civilité dans lesquelles nous évoluons. Nous saisissons l'influence d'Érasme, de Montaigne et des moralismes¹ du XVII^e siècle sur le développement des vertus sociales. En quelques siècles, la rusticité des mœurs s'est transformée en des formes de civilité réglée par le raffinement des manières. La civilité demande une maîtrise de soi et une préoccupation pour soigner sa personne. Partant, nous comprenons mieux la discipline corporelle qu'exige la domestication des mœurs (Jeffrey, 2007). À bien des égards, l'attention à sa personne est devenue la marque de la modernité.

La personne qui s'impose par la brutalité fait preuve d'incivilité. Elle montre qu'elle n'a pas acquis une maîtrise de soi. Sa mauvaise humeur ou son mauvais caractère fragilise ses liens sociaux. Elle crée, par ses actes hostiles, un climat d'insécurité. Il est toujours difficile de faire confiance aux personnes qui ne savent pas se contenir, surtout lorsqu'elles se trouvent dans une position d'autorité.

Dans nos sociétés démocratiques fondées sur l'égalité des individus, une personne qui fait preuve de civilité est animée par un respect à l'égard de tous les individus, sans exception. Le statut social, l'âge, le genre, la couleur de la peau, la religion ou l'orientation sexuelle exige le même respect. Elle connaît les usages sociaux de la vie commune, les marques de reconnaissance et les formules de politesse. Les enfants apprennent très tôt, en pratiquant les rites de civilité, que toutes les personnes, soient-elles importantes ou non, doivent être traitées moralement comme semblables. En fait, on ne choisit pas les personnes à qui il faut dire « merci », « s'il vous plaît », « excusez-moi » et « pardon » puisque tous méritent notre considération.

1 Je pense entre autres à La Rochefoucauld, à La Bruyère et à La Fontaine.

La connaissance des conduites de civilité n'est pas innée. L'enfant ne dispose pas, à sa naissance, d'un instinct qui l'amène à exprimer son respect à autrui. En fait, nul ne naît poli. La civilité s'apprend comme une langue, par la pratique dans les situations quotidiennes d'interactions sociales. D'ailleurs, la civilité est aussi utile que la langue, car elle permet l'aisance dans les relations avec autrui. Pour utiliser la métaphore du Duc de Lévis Mirepoix, la civilité se compare à l'huile dans les rouages de la vie sociale pour faciliter les interactions entre les individus (Mirepoix et de Vogue, 1937). Erving Goffman, le sociologue le plus important de sa génération, adopte cette idée et la développe dans plusieurs de ses ouvrages (1973, 1974).

Retenons que la civilité est indispensable à la vie en société. Montandon écrit qu'elle « est une composante absolue sans laquelle aucune vie sociale ne serait possible » (1993, p. 6). Les règles de civilité les plus communes indiquent les comportements à adopter dans un espace commun. À cet égard, la civilité concerne plusieurs attitudes et actions humaines qui forment un ensemble de vertus sociales. Parmi les plus importantes de celles-ci, il y a lieu de nommer la pudeur, la contenance corporelle, la retenue, la décence, la discrétion, le maintien corporel, la distance entre individus, la sobriété, la convivialité, la sociabilité, la propreté et l'hygiène corporelle. Ce sont des vertus parce qu'elles exigent une discipline personnelle, une maîtrise de soi, un autocontrôle de ses actes et paroles. Il s'agit d'une discipline qui socialise les individus dès le plus jeune âge aux manières de vivre de sa communauté. Aucune vertu n'est naturelle, souligne Comte-Sponville (1991, p. 23), par conséquent, comme pour toutes vertus, elles doivent être apprises, pratiquées, mises à l'épreuve dans la vie quotidienne.

Conclusion

On trouve dans les grandes bibliothèques de nos universités des centaines de titres qui portent sur les thèmes de la civilité : politesse, savoir-vivre, courtoisie, galanterie, etc. Au XIX^e siècle, ces ouvrages étaient aussi nombreux que les livres de cuisine dont sont friands aujourd'hui nos contemporains. Les anciens traités de civilité visaient à éduquer les gens du peuple afin qu'ils puissent fréquenter leurs semblables d'une manière dite civilisée. Dans son sens initial, l'homme de la civilisation est celui qui se comporte sans brusquerie dans ses manières. Il se garde d'attaquer autrui, de le provoquer, de l'humilier, de le brutaliser. Il veille à préserver les liens sociaux.

Dans nos sociétés modernisées, nous ne supportons plus les querelles violentes, les explosions de rage et les rixes intempestives qui enveniment la vie sociale. Toutefois, la brutalité dans les rapports entre individus n'est pas disparue. C'est pourquoi les enseignants doivent rappeler aux élèves, à tous les niveaux scolaires, l'importance de la civilité.

En somme, la civilité propose des règles sociales pour le savoir-vivre-ensemble. Ces dernières constituent le minimum moral pour participer à la vie sociale. Si la civilité apparaît parfois comme contraignante, en contrepartie, elle a plusieurs avantages dont ceux de procurer une aisance avec autrui, d'instaurer un climat de sécurité et de favoriser la confiance mutuelle. En fait, comme l'avaient vu Érasme et Montaigne, elle crée une douceur de vivre.

Références

- Comte-Sponville, A. (1991). La petite vertu. Dans *La politesse*. Paris, France : Autrement.
- Elias, N. (1973). *La civilisation des mœurs*. Paris, France : Pocket.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris, France : Minuit.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris, France : Minuit.
- Jaccard, R. (1975). *L'exil intérieur*. Paris, France : Point, PUF.
- Jeffrey, D. (2007). Le corps rituel. Dans *Dictionnaire du corps*. Paris, France : PUF.
- Mirepoix, L. et de Vogue, F. (1937). *La politesse, son rôle, ses usages*. Paris, France : Les Éditions de France.
- Montandon, A. (1993). Le Gigot et la parole. Dans *Convivialité et politesse*. Paris, France : APFLSHCF.
- Parmentier, B. (2000). *Le siècle des moralistes*. Paris, France : Points.

Pour citer cet article

- Jeffrey, D. (2012). La civilité pour la douceur de vivre. *Formation et profession*, 20(3), 87-90.
<http://dx.doi.org/10.18162/FP.2012.A6>